

Préface

Le présent recueil rassemble plusieurs textes qui parlent du nom juif. Ou plutôt qui l'abordent par des voies indirectes. De là vient le titre que j'ai choisi : *Alentours...* En effet, la voie directe m'était impossible. Parmi mes raisons, j'en citerai deux. La première n'appelle pas de commentaire : je suis et demeure résolument athée. La seconde raison tient à ma biographie.

Je n'ai vraiment rencontré le nom juif qu'assez tard dans ma vie. Mon enfance et mon adolescence ont baigné dans le protestantisme, sous ses deux formes majeures : le luthéranisme et le calvinisme. Ma mère tenait à cet héritage. Mon père, né en Lituanie, au temps de l'Empire tsariste, était juif et avait reçu, à Vilna, une éducation juive. Mais il avait décidé de n'en rien dire à ses enfants. Puis, quand j'avais à peu près 15 ans, ma mère m'a révélé ce qui n'aurait jamais dû être un secret : mon père était juif.

De mon côté, je ne m'étais jamais interrogé : j'étais Français, comme tout le monde, et protestant, pas comme tout le monde.

De fait, l'intervention de ma mère ne suscita en moi aucune surprise. Un freudien classique en conclurait que mon inconscient avait toujours déjà compris. Ajoutons que pendant longtemps la « révélation » me laissa totalement indifférent. Elle n'avait rien changé à l'importance que j'accordais au protestantisme. Puis, quand l'athéisme l'emporta sur le protestantisme, le nom juif demeura loin de moi.

Pourquoi le silence d'un père ? Souhaitait-il assurer à ses enfants une vie plus facile ? J'accepte l'hypothèse charitable, mais j'en avancerai une autre, qui ne la contredit pas : mon père

n'a jamais dit qu'il était juif, parce que le nom juif n'avait aucune réalité pour lui. Ainsi s'était-il exprimé, m'a-t-on raconté, quand le port de l'étoile jaune fut imposé par les autorités allemandes, en juin 1942 ; il refusa d'obtempérer : « ils ont écrit *Juif* sur ce tissu ; cela a un sens pour eux, pas pour moi », telles furent à peu près ses paroles.

À vrai dire, je pensai à lui quand, plus tard, je tentai de décrire ceux que j'appelle les Juifs de négation. J'en ai connu d'autres, mais il demeure le premier. Il ne faudrait pourtant pas réduire sa singularité : sa négation s'accomplissait par un silence. Il ne se taisait pas seulement sur lui-même, il se taisait aussi sur les Juifs en général. Jamais je ne l'ai entendu les juger. Jamais je ne l'ai entendu parler en mal de la ritualité juive, qu'il avait pratiquée dans sa jeunesse : elle ne valait pas pour lui, il la refusa quand la mort approcha, mais, pour ces raisons mêmes, il n'en disait rien. Jamais je ne l'ai entendu exprimer une douleur sur la destruction des Juifs d'Europe, alors qu'elle l'avait touché de près. Jamais je ne l'ai entendu se passionner pour ou contre Israël. Qu'à ses yeux cet État eût le droit d'exister, sans doute, mais attachait-il une importance particulière à cette existence ? Je n'en ai aucune preuve.

Quand je rencontrais d'autres Juifs de négation, je fus frappé au contraire par leur appétence à parler du nom juif, à s'en réclamer pour mieux le flétrir, à mentionner Israël comme premier motif de leurs sévérités inexorables. Leur passion les portait à dire du mal des autres Juifs et des actions que ces autres se permettaient. Elle les portait surtout à se montrer toujours plus exigeants à l'égard d'Israël : dans la paix, comme dans la guerre, il ne manquait jamais, selon eux, de mal faire. Afin de faire entendre leur éternelle insatisfaction, afin d'en établir la légitimité, il leur était nécessaire de se proclamer Juifs, le plus hautement possible. Mais on devait comprendre qu'en se proclamant tels, ils incarnaient les Juifs tels qu'ils doivent être, en déniaient aux autres Juifs le droit de parler et même d'exister. Leur mépris des Juifs tels qu'ils sont s'accomplissait en une exaltation du Moi, bavarde et satisfaite d'elle-même.

De cette version vaniteuse, mon père n'avait rien à faire. Bien qu'à partir de lui, j'aie constitué un archétype, ce n'est donc pas lui que je vise principalement dans le texte intitulé « Le Juif de négation ». La négation silencieuse et la négation loquace ne se confondent pas.

D'autres que le Juif de négation ont pensé pouvoir effacer le nom juif, sans pourtant avoir à le nier comme nom ou à frapper d'indignité les actions qui se réclament de lui. Parmi eux, le Juif de savoir a occupé une place importante dans l'histoire occidentale. Ses raisons et sa méthode méritent d'être examinées. Je m'y suis efforcé. Un texte relativement court présente l'essentiel d'une recherche qui a été exposée plus longuement ailleurs.

Que la négation ou l'effacement du nom juif puisse venir des Juifs eux-mêmes, on le constate. Il ne faudrait pas, cependant, inverser l'ordre des données. La première volonté d'effacement du nom se manifeste chez les non-Juifs. Ancienne, multiple, elle scande l'histoire que l'Occident reconnaît pour sienne. Les spécialistes ont dressé la liste des persécutions. Elle est longue et rien n'annonce qu'elle doive se clore un jour. Mais d'autres variantes méritent qu'on les rappelle. Discrètes, subtiles, bien élevées, elles peuvent passer inaperçues. Ce qu'on appelle la « culture » en offre plusieurs exemples. Je n'en traite qu'un seul : Martin Heidegger, en effet, a porté la démarche à son sommet de raffinement.

Pour désigner les négations et les effacements du nom juif, le substantif *antisémitisme* et ses dérivés se sont imposés. L'apparition en est tardive. La famille de mots a été inventée en Europe, pour des raisons propres à l'Europe. Or, la haine à l'encontre des Juifs remonte à loin et s'étend largement au-delà de l'Europe. Il m'a paru opportun de reprendre la question. Il m'est apparu alors qu'il fallait distinguer deux lignées dans la généalogie, quitte à rompre avec des usages bien établis.

Il le fallait d'autant plus que le cours de l'histoire s'est fracturé une nouvelle fois. Le 7 octobre 2023 et la guerre israélo-

palestinienne ont modifié non seulement les rapports de force, mais aussi les habitudes de pensée. Le nom juif ne se situe plus de la même manière, notamment en Europe. J'ai tenté de commenter quelques-uns de ces changements. De ce fait, une division traverse ce recueil ; elle sépare les textes antérieurs au 7 octobre et les textes postérieurs. J'ai parfois tenu compte, dans certaines interventions anciennes, de circonstances plus récentes ; dans tous ces cas, je m'attache à signaler les modifications. Mais on ne peut remonter le cours du temps. On ne peut faire que plusieurs de mes textes ne soient nés dans un monde bien différent du monde présent. Des précisions étaient requises sur ce point. Elles font l'objet d'une « Postface ».

Je me flatte de penser par moi-même. Bossuet y aurait reconnu le symptôme de l'hérétique. Cela ne me déplaît pas. Mais, en contraste avec ce symptôme, des incitations me sont nécessaires. Elles peuvent venir d'une phrase, d'une image, d'un propos, d'un enseignement, d'une amitié. Quelques individualités m'ont fait découvrir ce que je ne percevais pas. Ainsi en alla-t-il pour le cinéma, pour le théâtre, pour l'œuvre de Lacan. Dans tous ces domaines, je bénéficiai de professeurs d'attention : ils se reconnaîtront, à supposer qu'ils me lisent. Pour le nom juif, deux noms doivent être cités. Celui de Benny Lévy et celui de Claude Lanzmann.

Avec le premier s'est engagée une interlocution singulière. J'ai tenté d'en rendre compte. Le lecteur trouvera deux tentatives dans le présent recueil. Elles n'épuisent pas la question, loin de là. Parce qu'en vérité, il s'agit d'une expérience : pour la première fois de ma vie, j'ai pu fréquenter un Juif d'affirmation. Qui plus est, je l'avais connu auparavant, aux temps où le nom juif n'existait pas entre nous. Je peux supposer qu'alors, la possibilité de se poser en Juif de négation lui ait été ouverte. L'a-t-elle jamais tenté ? Je l'ignore. Mais qu'il ait entraperçu ce chemin, j'en ai la conviction.

Dans mes relations avec Claude Lanzmann, l'essentiel passe par le cinéma, même si nous nous sommes parlé souvent et même

si, à mon égard, son soutien et sa cordialité ne se sont jamais démentis. Sa filmographie m'importe tout entière. Mais sans *Shoah*, je ne l'aurais sans doute ni connue ni reconnue. Pour cette raison, je devais revenir sur ce film et sur *Le Dernier des injustes*, qui, tout à la fois, l'annonce et le reprend.

Je ne me lasserai jamais de répéter qu'en 1985, date de sortie de *Shoah*, je « savais tout » des camps. J'avais lu ; j'avais visité le Struthof, alors qu'il était pratiquement intact ; dans l'entourage de mes parents, une amie proche revenait d'Auschwitz. Bien entendu, je faisais plus confiance à mes lectures qu'à ses paroles ; aussi ne l'ai-je jamais interrogée. Mais je la connaissais bien et j'imaginai que cela suffisait. Je me targuais donc d'être informé. Quand enfin je finis par voir le film, je compris que je ne savais rien. Pire, j'avais naguère dressé, contre le réel des camps de la mort, non seulement le mur des livres, mais aussi l'idole de la Révolution. Je n'étais pas le seul, ce qui n'excuse rien, bien au contraire.

Sans *Shoah*, mon ignorance se serait comme enkystée. Sans le réel des camps, je n'aurais peut-être pas perçu la voix du Juif d'affirmation. Non pas que la connexion s'impose à tous. Elle a valu pour moi, rien de plus, mais aussi rien de moins. Dans l'histoire du monde, l'affirmation juive ne doit rien aux camps de la mort. Elle les a précédés et elle les a surmontés. Elle a pu et peut se poursuivre, sans nécessairement s'y référer. J'incline même à penser que la destruction des Juifs d'Europe devrait constituer un événement majeur pour l'ensemble des nations, mais pas nécessairement pour l'ensemble des Juifs. Car ce sont les nations – les goys – que cet événement interroge sur elles-mêmes.

Pour autant, *Shoah*, en tant qu'œuvre, dit quelque chose du nom juif. Du moins le dit-elle à l'athée que je suis. Même s'il a fallu Benny Lévy pour que *Shoah* prenne pleinement effet sur moi, il a fallu que j'aie vu *Shoah* avant que s'approfondisse ma relation avec Benny Lévy. De cette manière seulement, je peux supposer avoir vraiment vu le film et entendu, autant qu'il m'était possible, mon interlocuteur. Je me suis efforcé d'éclairer ce nouage, sans néanmoins le décrire en détail.

Au total, je propose une « Note liminaire », intitulée « Sur le nom juif », suivie de neuf textes, répartis en quatre sections, intitulées « Benny Lévy », « Claude Lanzmann », « Refus du nom juif » et « Après le 7 octobre 2023 ». Cette dernière section se clôt sur la « Postface ».

<i>Préface.</i>	7
I. <i>Note liminaire. Sur le nom juif.</i>	15
II. Benny Lévy	
1. <i>Réflexions sur un parcours</i>	27
2. <i>Une conversation sur l'universel.</i>	45
III. Claude Lanzmann	
1. <i>Et le monde veut ne rien savoir...</i>	65
2. <i>Lanzmann, l'Athénien</i>	75
IV. Refus du nom juif	
1. <i>Le Juif de négation</i>	85
2. <i>Le savoir comme idole.</i>	101
3. <i>Heidegger contre la langue allemande.</i>	113
4. <i>La double généalogie de la haine antijuive</i>	137
V. Après le 7 octobre 2023	
1. <i>Israël et USA</i>	151
2. <i>Postface</i>	167
<i>Note sur l'origine et la composition des textes</i>	181